



Numéro 8 / Richard III — La Mate — Les Idiots — Braises
Lagarce — Flore Lefebvre des Noëttes — Patrick Sommier — Lettre à Depardieu



D'UN THOMAS À L'AUTRE
— par Olivier Lecomte —

Loin des grandes fresques, Ostermeier nous entraîne dans l'exploration clinique des ressorts d'un tyran. Prodigieux !

L'un des principaux événements du IN 2014 – c'est-à-dire, en dehors des intempéries et de la grève des intermittents – aura été l'épique « Henry VI » de Thomas Jolly et ses dix-huit heures de représentation haletantes, dantesques. Jolly conclutait son « Henry VI » par le monologue du duc de Gloucester (avec le célèbre jeu de mots « The sun of York ») qui ouvre « Richard III », rappelant que cette pièce en est le prolongement. Il interprétera et mettra en scène « Richard III » la saison prochaine, mais c'est Thomas Ostermeier qui offre d'abord sa version au festival 2015. À l'ouragan scénique jollien succède un dispositif beaucoup plus intimiste : si la scène d'ouverture emprunte au même registre déchaîné sur fond de hard rock, l'implacable conquête du pouvoir par Richard avec son cortège de meurtres ignobles et de trahisons est l'occasion pour Ostermeier de resserrer progressivement le cadre sur son personnage clé – et acteur fétiche – Lars Eidinger pour finir par un très gros plan, dans un quasi-huis clos. Invité par le dispositif scénique presque à l'intérieur de

l'action, le spectateur peut s'imaginer en Dr Charcot tentant de comprendre les ressorts psychiques d'un malade à la Salpêtrière. Philippe Torreton (en 2005 aux Amandiers, dans une mise en scène de Philippe Calvario) avait choisi d'extérioriser physiquement la violence de Richard.

“
Lars Eidinger est capable d'au moins 50 nuances de noir

Ici on quitte les rivages déferlants des versions volcaniques pour pénétrer l'intimité du monstre. La hyène cède au serpent, et l'on songe par instants au Néron imaginé par Alexandre Pavloff dans le « Britannicus » de Brigitte Jaques-Wajeman il y a quelques années, dont Annie Coppermann avait dit qu'il « se [libérait] de toute contrainte, jouissant enfin de pouvoir tromper, avilir, tuer tout ce qui lui résiste ». La violence est toujours là mais ne se perd pas en vaines gesticulations : les ordres sont pensés, donnés puis exécutés avec la froide maîtrise du psychopathe. Vis-à-vis des autres, Richard sait au besoin se montrer inoffensif, onctueux et même séduisant. Car il séduit, ou plutôt hypnotise littéralement lady Ann ou

la reine Elizabeth avec l'habileté verbale d'un autre pied-bot tristement célèbre, Joseph Goebbels. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas pour rien qu'Ostermeier l'a doté d'un micro à l'ancienne, qui pend au centre de la scène tout au long du spectacle, et dont Richard s'empare pour s'adresser à nous. Il manipule, embobine et élimine avec une maestria jubilatoire – qui réjouit aussi le public – et un cynisme sans borne : il pourrait sans ciller promettre l'inversion de la courbe des exécutions et l'on y croirait. Lars Eidinger est capable d'au moins 50 nuances de noir, et plus la pièce avance, moins Richard semble s'amuser de la facilité avec laquelle il triche et trahit. Le but se rapproche, les ignominies s'accroissent, l'opposition se structure, mais de la guerre entre factions qui se déroule en arrière-plan ne parviennent que les échos étouffés. Sur scène n'existe plus que la silhouette déformée de Richard et son visage que vient recouvrir une épaisse couche de cire blanche qui préfigure le masque funéraire. Son triomphe sera sa fin. Le micro se fait aussi caméra et le faciès du tyran en plan rapproché nous apparaît, projeté sur toute la hauteur du fond de scène, avec déjà le rictus de la mort. Au moment de la chute, Richard finit pendu par un pied au fil même du micro, tel Mussolini après son exécution. Sic semper tyrannis.

— FOCUS —
RICHARD III

SHAKESPEARE, SAUCE HIPSTER
— par Pierre Fort —

Le spectateur, tellement déçu par le « Roi Lear » d'Olivier Py, jette son dévolu sur l'autre Shakespeare du festival. C'est très beau, maîtrisé, brillant même. Mais Thomas Ostermeier, avec son « Richard III » si séduisant, ne parvient pas complètement à nous faire vibrer.

Diasons-le d'emblée : ce « Richard III » – qui constitue la suite de « Henry VI » – risque de décevoir les admirateurs de Thomas Jolly et autres amateurs de sagas romanesques façon « Les Rois maudits ». Pas de complication narrative. Pas de rhétorique emphatique du geste. Pas d'expressivité surjouée de la parole. Car le but de Thomas Ostermeier n'est pas de réinventer Robert Hossein. « Je déteste la déclamation, la profération des textes », déclare-t-il dans le programme. Il taille dans la pièce, en jette plus du tiers, élague tout ce qui pourrait nuire à la progression dramatique, ne s'embarrasse pas des personnages secondaires, qui sont presque interchangeables, les comédiens de la Schaubühne endossant plusieurs rôles. Tout est fait pour que l'on se concentre sur le jeu – excellent – de son acteur fétiche Lars Eidinger, lequel avait déjà incarné Hamlet en 2008, dans la Cour d'honneur. Même s'il opte pour un décapage drastique de la pièce, Ostermeier fait du théâtre, et quel théâtre ! Comme une poignée de dés jetés sur une table de jeu, les comédiens

déboulent sur la scène, courent dans tous les sens, grimpent acrobatiquement des échelles, se laissent glisser le long d'une barre. C'est l'équipée sauvage, accompagnée en direct live par un petit orchestre rock au son branché et vintage. C'est viril, tapageur, cool et sarcastique tout à la fois. Ça centrifuge et ça centripète. Ça fait la fête et ça zigouille à toute bringue. C'est sombre, âpre mais ça brille aussi, comme les confettis dorés qui pleuvent sur la scène, et c'est léché, comme les belles créations vidéo de Sébastien Dupouey qui nous sont projetées.

“
Richard, roi des bâtards

L'attention du spectateur se porte alors sur une micro-caméra, suspendue à un câble élastique au centre de la scène, parce que c'est vers elle que se dirige sans cesse, par des mouvements compliqués, le corps estropié de Richard III. Celui-ci, ainsi que l'a voulu Shakespeare, est laid, dégingué, au physique comme au moral. Il est bosu, il est voûté, il traîne la patte, il porte une minerve au cou. Sa soif de pouvoir le conduit à épouser la princesse Anne, dont il aura fait tuer le mari et le père. Pour devenir roi, il faut être le roi des bâtards. Cette microcaméra, qu'il

empoigne avec une jouissance maniaque, inquiétante, opère l'échographie d'une âme malade. L'objet est l'expression de son narcissisme contrarié et morbide. Dans ses interviews, Ostermeier dit que Richard III nous ressemble. Une empathie doit se créer parce que, au fond, il incarne la crapule que nous aurions envie d'être. Malgré un déploiement de procédés efficaces, cela fonctionne moyennement. Certes, les deux dernières scènes, dont la beauté de conception et de réalisation est époustouflante, donnent enfin au personnage toute sa profondeur tragique. Mais on reste un peu extérieur au reste de la pièce. Serait-ce en raison des coupes, qui rendent les autres personnages inexistantes ? Serait-ce l'emploi réitéré d'un spectacle à l'autre de ces images subjectives tournées en direct ? Richard exhibe sa fausse bosse comme Hamlet exhibait sa fausse bedaine. Son cadavre finit suspendu à ce croc que devient la micro-caméra, comme un recyclage de la carcasse de porc du magnifique « Mesure pour mesure » que le Berliinois avait donné à l'Odéon. Un sentiment de déjà-vu traverse le spectateur. Comme si Ostermeier, plutôt que de s'emparer pleinement de la pièce de Shakespeare, ne donnait là qu'une illustration de son propre théâtre. On ne voit plus tourner qu'un système, certes brillant et séduisant.



© Arno Declair

IN RICHARD III DE WILLIAM SHAKESPEARE — MISE EN SCÈNE THOMAS OSTERMEIER
6 > 18 JUILLET 2015 À 18H — **OPÉRA GRAND AVIGNON**

COULISSES

« JE NE VOIS JAMAIS LA PIÈCE DE FACE »

Gaëlle Lacourte me reçoit dans l'entrée des artistes pendant la « mise ». À cette heure-là, le plateau, livré aux décors de « Richard III », ressemble à un bac à sable électrisé par les tests son et lumière. Les marionnettes à taille humaine sont suspendues. On se croirait dans un vieux cirque.

« Je suis régisseuse plateau à l'Opéra pour la onzième année consécutive. C'est un emploi saisonnier. Notre équipe technique est composée de huit personnes : le régisseur général et le régisseur général adjoint, le régisseur lumière, son assistante, le régisseur son, le régisseur vidéo, la régisseuse plateau et la costumière. Nous sommes une équipe d'accueil, c'est-à-dire que nous accueillons les compagnies dans le lieu. Quand on reçoit un spectacle avec un gros décor comme celui-ci, la "volante" vient nous aider, avec deux régisseurs en plus, ce qui nous amène à une quinzaine de techniciens sur place. Sur ce spectacle, il faut une personne spécialisée pour l'implantation et la manœuvre des moteurs, et une personne qui parle allemand pour faciliter la communication avec l'équipe berlinoise. Moi je parle anglais, c'est indispensable pour travailler avec les compagnies du monde entier. L'équipe de Berlin, elle, représente un staff de seize personnes. Nous, on connaît notre lieu ; eux, ils connaissent leur décor.

La plus grosse problématique cette année a été de stocker l'équivalent de quatre semi-remorques de décor, c'était un ballet de camions autour de l'Opéra, l'implantation et le montage ont été acrobatiques ! L'autre difficulté a été la lenteur d'exécution, car ce spectacle n'est généralement joué qu'à la Schaubühne de Berlin, le décor original n'est pas conçu pour être déplacé en tournée. Sa venue à l'Opéra est exceptionnelle et a impliqué une réadaptation de la structure pendant le montage. Par exemple, la plateforme était

électrique à Berlin, ici elle est manuelle. Le pépin, c'est que le régisseur plateau de la compagnie s'est cassé les deux coudes le troisième jour de montage. Du coup, à cause des roulements, personne n'a suivi le montage de bout en bout. Le démontage promet d'être rock'n'roll.

Tous les jours nous faisons la mise : il faut ratisser pour extraire les confettis de la terre glaise, remplacer la terre mouillée par de la terre sèche, c'est un gros travail. Depuis deux jours, je suis formée par l'accessoiriste allemand pour prendre la relève sur les manœuvres exécutées pendant le jeu. Moi, c'est ça que je recherche, cette montée d'adrénaline, le fait de travailler en permanence avec des objets et des décors nouveaux et avec des équipes différentes. Pendant mes pauses, je me repose dans le jardin de ma logeuse, ou je rentre chez moi à Montpellier. Sur le site, on est en permanence exposés au monde, au son et à la lumière, on a besoin de reposer nos yeux et nos oreilles. C'est une expérience palpitante car il y a une bonne entente dans l'équipe, et bon, l'Opéra, c'est quand même le deuxième lieu du festival après la Cour d'honneur, on reçoit les plus grosses productions, avec les décors les plus impressionnants. »

Vision inversée

« Mon coup de cœur dans ce spectacle, c'est la force de jeu et le panache de Lars [Eidinger], le comédien principal. Ce n'est pas que Lars soit un élément du plateau, ce n'est pas exactement ça que je veux dire. Je parlais du jeu. Concernant le décor à strictement parler, j'aime le mélange des matières, la terre, le bois, le métal, avec la lumière et la vidéo par-dessus, visuellement c'est très beau – même si je ne peux le voir qu'à travers l'écran retour. Je ne vois jamais les spectacles de face ! »

Propos recueillis par Pénélope Patric

OFF LA MATE

DE ET AVEC FLORE LEFEBVRE DES NOËTTES
4 > 26 JUILLET À 20H — THÉÂTRE DES HALLES

C'EST LA MATE QU'ELLE PRÉFÈRE
— par Mathias Daval —

Ce n'était pas gagné : l'autofiction naturaliste et psychologisante, au théâtre comme en littérature, m'emmerde. Depuis Proust, le genre s'effiloche en une longue descente dans l'abîme crépusculaire de l'ennui. Qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, d'une bonne femme que je ne connais pas et qui vient pendant 1 h 10 raconter les tremblements parkinsoniens de sa grand-mère ou décrire la moustache d'une vendeuse de crêpes bretonne ? Et pourtant... Flore Lefebvre des Noëttès nous cloue sur son lit de souvenirs. Saisis par les oreilles, on écoute. Dans la famille des seuls en scène du théâtre contemporain, les rejets se déclinent à l'infini : les intellos chic, les péroraisons burlesques, les chants désespérés... « La Mate » se refuse à se laisser embrigader. La comédienne débarque sur scène sans artifice. Elle est posée là, simplement, pour partager un moment d'intimité biographique. Sorte de paradoxe, car elle est une meute à elle toute seule. La meute de la Mate, sa mère à la fois réelle et fictionnelle, et des madeleines de l'enfance. Dans la chapelle vouûtée des Halles, elle égrène le chapelet des souvenirs : singulière fratrie, certes, mais qui au-delà des sables de Pornic et du paternel maniaco-dépressif résonne dans toutes les directions. Dans la nôtre, assurément. C'est que Flore Lefebvre des Noëttès est drôle. Le mot est faible. Son texte (publié aux Solitaires intertempstifs) est d'une poésie pétillante et barrée. Qui eût cru qu'une comédienne ferait rire en agitant des clochettes sous ses aisselles et en dansant sur « Les Neiges du Kilimandjaro » ? Sa langue, savoureuse, jamais vulgaire ou impudique, se déploie dans la truculence. Elle s'appuie sur une gestuelle précise et efficace. « La Mate » est une leçon de théâtre et de vie, non pas assenée dans l'emphase ou la douleur, mais délivrée avec humour et générosité.

FAIS PAS CI, FAIS PAS ÇA
— par Barthelemy Fortier —

Je pénètre dans une petite salle du théâtre des Halles. Je me retrouve assis dans une pièce de pierre à l'atmosphère monacale. Soudain, une femme apparaît, vêtue d'une robe noire, à l'allure austère et froide. Elle s'installe derrière son pupitre et ouvre un livre. Ce livre, son livre, deviendra, le temps d'une heure, le journal d'une famille des années 1960, sa recherche du temps perdu, la mémoire de son histoire. C'est alors que ce petit bout de femme s'illumine, le moteur s'allume, pour ne plus jamais s'arrêter ! Elle laisse tomber son apparence de nonne pour s'ouvrir et nous offrir un récit vivant et haut en couleur ! Avec un style croquant et pittoresque, elle nous dépeint avec précision la vie de sa famille, une famille nombreuse menée à la baguette par la « Mater », comme ses enfants aiment à l'appeler. Ce récit offre des tableaux absolument délicieux, sincères, oscillant toujours entre le rire et l'émotion. La femme tourne une à une les pages de son livre, contant chaque fois un épisode marquant de son enfance. Il ne lui suffit que de quelques clochettes, de diverses chansons, pour nous emmener et nous faire véritablement voyager dans les années 1960.

Flore Lefebvre des Noëttès incarne un à un tous ses personnages, du « Pater » à Jojo Pathelin le jardinier, sans jamais en faire trop. C'est dans cette salle-crypte qu'elle fait revivre toute une époque ! Par un jeu débordant d'énergie, de générosité et d'engagement, elle donne ici une leçon de comédienne. Devant cette belle Madeleine de Proust, le public rit tout en étant touché par la profondeur houleuse de son histoire. Ce spectacle plein d'humilité est un cri à la vie, un appel à la liberté, et nous offre simplement un beau moment de théâtre !

BROUILLON DE CULTURE
— par Alice de Coccola —

Attendue avec impatience et fébrilité, l'adaptation théâtrale du film « Les Idiots », de Lars von Trier, par Kirill Serebrennikov déçoit rapidement. Cette pièce, la première donnée en 2012 pour son arrivée à la direction du Centre Gogol de Moscou, est présentée comme son manifeste théâtral, adapté de la règle du Dogme95 dont Lars von Trier est l'un des fondateurs. Il s'agit alors d'ébranler les formes figées et de rechercher une nouvelle unité théâtrale au service d'une plus grande vérité. Tout ce qui a lieu sur le plateau de théâtre est hic et nunc. L'idiot est la première figure choisie, emblématique de cette quête. Mais aussi sujet politique par excellence – il ne faut pas oublier qu'à l'époque de l'Union soviétique on enfermait les opposants dans les hôpitaux psychiatriques. La recherche de

vérité est aussi la quête inhérente au métier d'acteur. La pièce commence dans la salle d'un tribunal en Russie, l'accusé nie connaître la teneur des faits qui lui sont reprochés, et la cour se charge donc de les lui rappeler. Enchaînements de tableaux où sont montrées du doigt tour à tour la corruption, l'homophobie, la suprématie du Kremlin, etc. Les moyens théâtraux employés pour dénoncer le système politique qui gangrène la société russe contemporaine restent gentillets. Il est aussi rapidement difficile de suivre la ligne directrice des propos. La dramaturgie stagne à l'état de brouillon. L'ensemble est pétri de bonnes intentions mais sans qu'aucune d'elles soit exploitée et nunc. L'idiot est la première figure choisie, emblématique de cette quête. Mais aussi sujet politique par excellence – il ne faut pas oublier qu'à l'époque de l'Union soviétique on enfermait les opposants dans les hôpitaux psychiatriques. La recherche de

L'AMOUR DU CYGNE
— par Mathias Daval —

Autant prévenir : je n'ai pas vu le film de Lars von Trier adapté par Serebrennikov. Et, s'il faut être franc, je me contrefous du film de Lars von Trier comme de l'an quarante. La proposition des « Idiots », on la connaît sans lui : la quête de l'idiot intérieur, qui est celle de l'innocence. Dans une succession de séquences cinématographiques exubérantes, les vrais faux idiots n'épargnent rien au public : les selfies vulgaires, la litanie de Saint-Saëns au clavier Bontempi, le cuir sadomaso, l'ingestion de cendres humaines et les sexes qui prennent le mistral dans le cloître Saint-Joseph. Ça sent l'envie de cracher les matières mortes entassées dans les poumons et les estomacs. Les exégètes professionnels de la subversion hurleront au déjà-vu et au simulacre. Je les invite à aller s'expatrier dans la Russie de Poutine. Peut-être comprendront-ils

OFF DU LUXE ET DE L'IMPUISSANCE

DE JEAN-LUC LAGARCE — MISE EN SCÈNE IVAN MORANE
4 > 26 JUILLET À 17H05 LES JOURS PAIRS — PETIT LOUVRE

UN HEUREUX CHIASMES
— par Célia Sadai —

Le double imbécile du réel, c'est l'idée qu'on se fait du monde, des choses et de soi-même. Ces images stratégiquement cadrées, du miroir qui reflète un visage fardé aux cartes postales qui ne promettent que mensonges, sont toutes imbécilement impuissantes. La compagnie Ivan Morane met en scène le texte de Jean-Luc Lagarce « Du luxe et de l'impuissance » au théâtre du Petit Louvre, dans une intéressante version du jeu de loges mnouchkinien. Ici, le hors-scène confidentiel de la loge est frappé d'une compulsion de jeu, car les hommes cèdent à la « contemplation morbide de [leur] propre image ». Pas de « petit commerce », il faut faire cri, souvenir, slogan, fable de tout. « Là, c'est l'entre-deux, la trace. » L'arrière-scène, habillée d'images mouvantes de particules proto-Big Bang puis d'un amas de lignes rebelles à la rectitude, évoque un Théâtre du Monde intranquille, une mutation du baroque à l'ère de la physique quantique. Et l'esprit de Pessoa surgit entre ces lignes qui refusent la fixation. Le texte compile une variété d'éditoriaux et de billets de forme aphoristique commandés à Lagarce par des revues de théâtre. Mais la scène va détruire cette mise en ordre des mots : les pages arrachées du livre sont mécaniquement lues puis froissées et jetées à terre. Les mots sont impuissants et le Monde majuscule, vainement mondain. Au point que même la bibliothèque contenue dans cette valise n'est là que pour nourrir d'« imbéciles autoportraits ». Ce tableau sombre et pessimiste sur l'anéantissement ouvre pourtant une brèche, que discernent ceux qui croient au retour miraculeux de la « volonté de puissance » et au « luxe de la pensée ». Le double imbécile du réel, grâce à cette fine mise en scène, dévoile un heureux chiasme.

DÉBORDANTES RITOURNELLES
— par Sandrine Meslet —

Le magnifique texte de Jean-Luc Lagarce « Du luxe et de l'impuissance », interprété et mis en scène par la compagnie Ivan Morane, est joué au théâtre du Petit Louvre. Latent, le thème de la pièce s'impose progressivement : le théâtre et la façon dont il appréhende les incessantes ritournelles de la vie. Si le texte renouvelle des poncifs, c'est pour que le spectateur renouvelle, quant à lui, son écoute du monde. Le décor est planté par la seule présence d'une valise et d'un poste de maquillage. Sur le plateau, deux univers, la scène et les coulisses, se côtoient à travers un discours sur le théâtre et le monde qu'il reflète. Seul en scène, Jean-Charles Mouveau donne corps aux mots de Jean-Luc Lagarce, qui résonnent et font mouche. Le texte révèle, sous la forme d'aphorismes, le monde et ses impasses. Une mise en abyme saisissante et audacieuse s'y déploie, puisque le comédien endosse son propre rôle, enfle son propre costume. Les jeux de lumière renforcent la solitude du personnage. Une lumière blanche, crue, qu'anime une silhouette longiligne, dont la chemise évoque à elle seule l'image d'une pensée qui déborde, tangué puis se libère. Tantôt assis, tantôt allongé, capitulant puis résistant, le personnage en scène se déchire, se retrouve pour mieux se perdre dans un duel mené avec et contre lui-même. Le comédien se joue, vocifère, se plaint, capitule et tente vainement de s'envisager comme un tout. Peine perdue, tout lui échappe. Les facettes du comédien, tour à tour esseulé, incompris, passionné et vivant, se mélangent, et la mélodramatique finale semble ramener le spectateur au début. On quitte le spectacle désolé que l'interprète se laisse, cette fois, déborder par la puissance du texte.

REGARDS

OFF BRAISES

DE CATHERINE VERLAGUET — MISE EN SCÈNE PHILIPPE BORONAD
6 > 25 JUILLET 2015 À 12H55 — LA MANUFACTURE

COUP DANS LE CŒUR
— par Gladscope —

Braises » se joue à la Patinoire, lieu annexe de la Manufacture. Le feu et la glace. J'aime à croire que c'est d'ironies comme celle-ci que naissent les plus grands moments. Et « Braises » ne fait pas exception. Nous sommes plongés au cœur d'une famille maghrébine, dans une cité française. Deux sœurs, une mère. Toutes trois enchaînées à des traditions dans un pays qui prône la liberté jusqu'à l'inculquer à l'école. Mais à l'âge des premiers émois, le désir des deux lycéennes les brûle de l'intérieur. Leila, la plus jeune, l'étouffe, pendant que sa sœur Neïma va ouvrir son cœur et plonger la famille dans le drame... À quoi ça sert d'apprendre la contraception quand on ne vit pas dans le même monde que ses camarades de classe ? « Braises » interroge sur le clash des cultures et l'oppression invisible des femmes. Le texte poignant de Catherine Verlaguet est magnifiquement porté à la

l'immigration, de la pression des traditions familiales et des envies d'émancipation. Mais « Braises » n'est pas qu'une histoire de famille de banlieue parmi tant d'autres. « Braises », c'est également l'histoire dramatique d'une famille, portée par un texte fort et bouleversant et une mise en scène intelligente. Du placement des personnages à l'utilisation d'un miroir numérique, l'objet scénique est très bien maîtrisé. Il appuie une atmosphère pesante et énigmatique en nous guidant dans la reconstruction du puzzle familial, dont les pièces sont éparpillées entre hier et aujourd'hui. La performance des acteurs, tout à fait convaincante, est également à souligner (notamment celle du rôle de Leila, interprété par Leïla Anis) et donne vie à une famille tourmentée jusqu'à nous faire ressentir un sentiment d'effroi. « Braises » est une pièce ambitieuse, dure, mature, et qui, c'est sûr, ne vous laissera pas indenne.

SUJET BRÛLANT
— par Séverin —

Leïla et Neïma sont deux sœurs vivant dans une ville de banlieue. Leur famille est d'origine étrangère, de confession musulmane. Leïla est très jeune et doit se marier aujourd'hui, d'un mariage plus arrangé que d'amour. Elle se prépare pour cette occasion en présence de sa mère. Leïla vit depuis toujours dans le respect des traditions de sa famille, de la culture et de la religion dont elle est issue. Au contraire de sa sœur Neïma, qui elle souhaite vivre sa vie d'adolescente et de jeune adulte comme n'importe quelle autre Française de son âge : porter les vêtements qui lui plaisent et se laisser aller à ses premières amours. C'est cette divergence de visions, ces choix de vie radicalement opposés au sein d'une même famille et les conflits qu'ils engendrent qui sont mis en scène dans « Braises ». Le spectacle soulève les questions de l'intégration des familles issues de

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Flore Lefebvre des Noëttes —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Les spectateurs sont du côté du monde des vivants, les acteurs, eux, ayant passé l'Achéron, se retrouvent au monde des morts, de l'autre côté du miroir. Dans le théâtre subventionné, généralement, les acteurs incarnent des textes d'auteurs morts, c'est une parole à faire revivre, la représentation elle-même a un côté figé dans une forme qui a sa finitude, elle a donc quelque chose à voir avec la morbidité. Les coulisses enfin sont le lieu des morts vivants, pas encore tout à fait personnages, les acteurs glissent sans faire de bruit, circulent comme en apesanteur, répétant inlassablement leur texte en le mâchant, en le chuchotant, à tue-tête, pour qu'il ne leur échappe pas, se balançant nerveusement, faisant des allers et retours comme des lions en cage, faisant de grands gestes silencieux, marmonnant des choses indicibles et inaudibles, ils se demandent si le corps est bien là, si la voix est bien là, si les mots sont bien là, si tout ce qui a été répété pendant des mois sera bien là, est déjà bien là, quelque part autour d'eux, en eux, les acteurs semblent à ce moment en transe, dansant comme des ours pour attraper des étoiles, ils sont en lutte, en lutte aussi une fois entrés dans l'arène, l'acteur devenu guerrier du verbe incarné doit gagner une bataille : la représentation. Il y met-

tra toute son âme, tout son corps, il s'y est préparé toute la journée, y aura pensé toute la nuit, il a endossé son armure, il a aiguisé son épée, il se jette furieux dans la fosse aux lions ! Tout est noir en face de lui, l'ennemi est là, tapi, l'environnant, alors il attaque, rugit, donne de l'épée, combat courageusement et avec joie aussi, il exulte, exalte le verbe en pleine lumière jusqu'au bout, il tranche, tue, taille dedans, donnant du corps. La pièce finie, la bataille gagnée, vainqueur, il est remercié, il remercie lui aussi le public en le saluant. L'acteur retourne au monde des ombres, fatigué, lassé, cependant encore exalté et excité. Il se parle à lui-même ou bien à ses fantômes, se critique, revoit la bataille, pense à ce qu'il aurait dû faire... Son corps est lourd, sa voix est fatiguée, il va rentrer se reposer pour la bataille de lendemain... Il va dormir, dormir, rêver peut-être... « Nous sommes faits de l'étoffe des songes et notre vie minuscule est environnée de sommeil. »

LA MATE
4 > 26 JUILLET À 20H
THÉÂTRE DES HALLES

Demain la réponse de Pierre Notte.



© Ben Dumas

LE FAUX CHIFFRE

62 518

C'est le nombre de spectateurs nécessaires pour amortir le coût d'un spectacle dans le OFF.

HUMEUR

“
LE MIEUX À AVIGNON
CETTE ANNÉE
C'EST L'EXPO MALKOVICH
À ARLES.
#RENCONTRESARLES

— @AuCaféFrançais —

I/O MICRO

@BELLAFIGURAL —
Very early start for Avignon. Time to catch up on @IoGazette, @AuCafeFrançais... #FDA15

@PETERNICOLE1 —
#OFF15 coup de cœur pour Réparer les vivants mis en scène et joué (remarquablement) par Emmanuel Noblet. On n'en sort pas indemne #iomicro

@BBELLETER —
Un Obus dans le cœur. Détonation tragique. On a retrouvé le Wadji d'Incendies. #iomicro.La barre du #OFF15 est placée d'emblée très haut

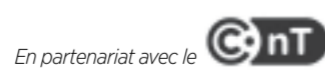
@PEPE_JANE —
No World de Winter Family, vide intersédérant #iomicro #ahurie #Avignon2015

@JENNIFER_BAILLY —
C'est frais, pétillant et plein d'énergie ! Courez voir «Naturellement belle» aux Béliers ! #OFF15 #iomicro

@TH_COTE_COEUR —
«Wouah, la scène !»
Jeune spectateur arrivant pour Le Roi Lear #FDA15 #iomicro

@ADELINEPICAULT —
Avignon. Just IO it! @IoGazette #iomicro.

—
Twitter : #iomicro — @iogazette



En partenariat avec le

TRIBUNE
RAID(E)

— Par Patrick Sommer —

Je dois dire ma perplexité en repensant à un événement peu banal mais vite banalisé survenu un soir de l'édition 2014 dans la Cour d'honneur : l'irruption sur le plateau en pleine répétition du « Prince de Hombourg » de gens n'ayant rien à faire là, interdisant sur-le-champ aux comédiens de continuer leur travail. Sans doute était-ce l'avant-garde éclairée du prolétariat – c'est pour votre bien les gars – venue secourir les travailleurs de l'art et leur montrer le chemin dans un monde idéal enfin libéré du théâtre. Qu'artistes, professionnels, journalistes n'aient rien trouvé à redire à cet événement, par conséquent « normal » dans un pays démocratique, me laisse pantois. J'ai dû rater un épisode, ou je dois être bon pour l'hospice. J'ai vérifié le soir même : soldats et généraux étaient dans leurs casernes, le colonel Tejero n'avait pas, la veille, fait irruption dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale, pistolet au poing, pour en finir avec l'état de droit, la situation était calme, sauf que, ce soir-là, assaut fut donné à une scène où des comédiens répétaient. Et c'est grave. (C'est aussi grave que l'assaut donné au TGP à Saint-Denis par des sbires autoproclamés de l'antiracisme.) Si, pour la cause, l'assaut avait également été donné à Eurodisney et à toute l'industrie dite « culturelle », dont l'unique objet est le profit, j'aurais compris qu'un grand moment de solidarité était nécessaire et qu'il fallait en passer par cette rude mais indispensable offense faite aux acteurs pour sauver

le métier. (Cela dit, donner l'assaut à Eurodisney et à son armée de gros bras, c'est une autre paire de manches, sans compter que bon nombre d'entre eux doivent être syndiqués.) Force est de constater que le métier pour lequel combattaient ce soir-là les briseurs de répétition n'était pas celui qui, selon moi, profite au bien commun.



Le théâtre, seul lieu où on est intelligents ensemble

Que partout en France, pendant la grève des intermittents, l'industrie culturelle tourne à fond les manettes pendant que les festivals de théâtre, de danse et de musique tombent les uns après les autres, désolé chers camarades, ça ne me va pas. En 2003, tel leader syndical ne trouvait absolument rien d'incongru à se rendre en plein conflit à un concert des Stones, conflit qui allait quand même avoir la peau de l'édition 2003 d'Avignon. Moi si. Qu'on prenne en otage le théâtre public pour mettre de l'huile dans les industries culturelles, ça pose question. Et « Ne touchez pas au grisbi » comme mot d'ordre pour la défense des intermittents, ça manque un peu de sérieux. Que la « culture service public » soit unilatéralement attaquée par ceux qui sont censés la défendre, ça pose question. Que les comités d'entreprise envoient systé-

matiquement les travailleurs chez Disney et plus du tout au théâtre, ça pose question. (Il faut dire que les prolétaires ont été tellement traumatisés à l'époque où on leur faisait une obligation militante d'assister aux Brecht de Sobel – c'est une blague Bernard – qu'ils en ont au moins pour un siècle à récupérer.) Et puis l'idée que les occupations des théâtres et des festivals sont sans risque parce que l'État paiera à vécu. On assiste partout en France à des fermetures sauvages des uns et des autres. Je n'entrerais pas dans des considérations philosophiques sur le théâtre dit « populaire » qu'il « faudrait » monter. Le nouveau maire de Bobigny a proposé récemment à la nouvelle directrice de la MC93 de programmer Chevallier et Laspalès. Personne n'est obligé d'aller au théâtre, et on ne voit pas pourquoi, dans un pays « normal », on en vient à l'interdire. Qu'on interdise aussi le foot. Le théâtre reste le seul lieu dans la ville où on est intelligents ensemble. On laisse vivre Disney, alors laissez vivre le théâtre. C'est tout. Du coq à l'âne en forme de conclusion : qui a fait changer les fresques de la rue Jean-Vilar, et remplacer Ariel Garcia-Valdès en Richard III par le triste chevalier d'Olmedo ? Qui peut à ce point détester Jo Lavaudant pour avoir commis ce méfait ? Un vague successeur sans doute.

Demain la tribune de Christophe Raynaud de Lage.

LETTRE À...

— Par Yves Lebeau —

... GÉRARD DEPARDIEU

Suite à une projection de « Mammouth ». Depardieu le grand frère de jeu dans « Mammouth » est devant il envoi baller les mots comme des bulles et nous remet son corps leçon pour acteurs et ceux qui jamais n'oseront – pas assez libres – un corps sans peur, brut de vie Depardieu-Mammouth dit peu il fait des arabesques avec ses doigts palpite en batteur de jazz, il bat la mesure de son sang... Il remet sa tignasse entre les mains du coiffeur et son œil se noie, il est en lui, profond, il fait le gros dos... Il y a cette scène encore de branlette sa main fait la blague hors champ tout doux comme on tripote la chiffonnade des filles c'est récurage et purge des tuyaux il vient à graine, il se déchiffle et trempine le pain de sa soupe 'fait ce qu'il faut ! Sur sa moto de road movie il s'invente en homme prodigieux en chimère mécanique, arbre à cames en tête le bitume et les bas-côtés ont intérêt à bien s'tenir, parce que dans le blasphème, il est redoutable le Gérard – pardon de la familiarité –

il est le Géant de nos contes, l'Ogre de nos désirs sa chemise bat au vent, nous montre une chair à patouillage et tatouages et prises de catch faut dire qu'il y est au large le vêtement, le talent taillent grand. Il joue, il est il fait les deux, au jeu il a donné sa vie en Arbre, pour un peu, en Christ il s'oserait il est intégral et sans genre : grand frère et mère et globe et dérive de continents [fait penser au gros Toine, celui à qui Maupasant donne à couvrir des œufs et sous sa panse éclosent les poussins et le Toine donne naissance et l'on vient voir la merveille] Depardieu est tottem il nous accouche quand il joue.

Né en 1945, Yves Lebeau suit l'enseignement du CNS d'art dramatique de Paris après des études de lettres. Tantôt acteur, tantôt metteur en scène, il explore tous les supports de la matière théâtrale, mais aussi la création radiophonique. Yves Lebeau a écrit à ce jour une quinzaine de pièces. Il est actuellement conseiller littéraire à France Culture, membre du comité professionnel radio de la SADC et membre de la Sacem.

LE DESSIN

LE PARISIEN

— par Louise Dumas —



www.ventscontreaires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O
Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

L'ŒIL

COMMENT C'EST LAID

— par Frédéric Boucaumont —

L'affiche est moche, mais la bouche à oreille fonctionne », me dit-il. Une goutte de sueur tombe sur son tract, c'est vrai que le visuel est pas terrible, ça fait amateur, inélégant. En plus, dessus, il y a des mots partout, les textes sont aux mauvais endroits, dans des tailles illisibles et des couleurs qui n'ont jamais été ensemble, mais pas de chance on voit quand même ce qu'il y a dessous. Le style, c'est déjà vu, il n'y a pas d'idée, si ce n'est celle de faire quelque chose qui existe déjà, une sorte de pastiche qui a décidé au dernier moment de se prendre au sérieux. Je reconnais là en professionnel les raisons qui ont mené à ce machin : plusieurs personnes sont intervenues dans la composition. J'imagine même les ultimes moments de la fabrication du fichier. La petite cousine du metteur en scène est assise derrière l'ordinateur qu'elle a eu à Noël, il est 1 heure du matin et, debout, à toucher son écran avec leurs doigts, trois personnes donnent leur avis, essaient d'influencer, se vexent, imposent. Résultat, il faut contenter tout le monde et l'aberration prend forme. La petite cousine a pourtant du talent, une vision, quelque chose d'original à elle, mais là elle craque, renonce. Cette scène finale se reproduit quotidiennement dans les agences de publicité et explique la pollution visuelle. Le mauvais goût est un processus collectif. C'est quand ce que l'on nous donne à voir n'a plus de personnalité. Au commencement est l'exigence de l'efficacité esthétique, et puis tout le monde y met son grain de sel, intervient avec ses modifs, chacun sait mieux que les autres ce qui marche, ce que les gens aiment, ce que le client va acheter, et la directrice artistique, à qui l'on devait faire confiance, se retrouve dans le rôle de la petite cousine. Écoutez la supplique, mon œil saigne, pour vos prochaines affiches, faites confiance à ceux qui sont uniques.



I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr. Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Editeur : I/O 73 rue des Vignes 75020 Paris
Maison Jean Vilar 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Olivier Lecarrille, Pierre Fort, Barthélémy Fortier, Sandrine Meslet, Mathias Daval, Alice de Coccia, Pléniope Patrix, Severin, Gladscope, Célia Sarda (La Plume francophone), Flore Lefebvre des Noëttes, Yves Lebeau, Patrick Sommer, Louise Dumas, Frédéric Boucaumont.

Photo de couverture :
Gala Collette
www.galacollette.com

N°8 / 12 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépôt légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF...

france
bleu
vaucluse

france bleu vaucluse fait son festival

tous les jours entre 17h et 19h



Gagnez vos places pour les plus grands événements
04 90 14 04 04

Ecoutez, **on est bien ensemble**

francebleu.fr